

Causerie genevoise

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 27

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179900>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

» à toute épreuve, se joignent d'autres avantages
 » non moins précieux : la conservation permanente
 » de l'accord, une grande persistance de son, qui
 » n'exclut pas la douceur, et une égalité parfaite de
 » toutes les notes sur les quatre cordes : telles sont
 » les principales qualités des instruments de ce maître
 » qui s'est fait en Suisse et au dehors une réputa-
 » tion immense, non-seulement comme facteur d'in-
 » truments neufs, mais aussi comme réparateur par
 » excellence.

» Si donc tous les artistes et amateurs, tant de
 » la Suisse que des pays limitrophes, tiennent à
 » honneur que leurs instruments soient vus et tenus
 » par le luthier de Lausanne, c'est qu'ils savent
 » qu'en véritable artiste il tend toujours à perfec-
 » tionner. Comme preuve de cette tendance, on dis-
 » tingue dans sa vitrine un violon blanc que l'on
 » pourrait croire n'être qu'une pure fantaisie, mais
 » dont le but essentiel est de prouver la possibilité
 » d'exclure de la construction des instruments à ar-
 » chets l'ébène, bois pesant, insonore et très nuisi-
 » ble à la vibration. »

L. M.

(A suivre.)

** le 2 juillet 1868.

Monsieur le Rédacteur,

Peut-être pourriez-vous utiliser pour votre petit journal quelques notes que je vous envoie, extraites d'un vieux journal que j'écrivais pour mémoire dans ma jeunesse.

Le 1^{er} juillet 1816, j'ai fait du feu dans ma chambre (à Lausanne) et néanmoins le thermomètre n'y est monté qu'à 18°. — Le 2^{me} dit, mes fenêtres ont beaucoup sué et cependant le thermomètre n'était qu'à 12° dans mon cabinet.

Les récoltes de toute espèce ont manqué cette année-là dans presque toute l'Europe, excepté le midi de la France, de la Russie, et quelques contrées de l'Allemagne.

Les moissons se sont faites chez nous six semaines plus tard qu'à l'ordinaire, et ont été très chétives et difficiles à recueillir. Les vignes qui annonçaient à la poussée une abondante récolte, n'ont presque rien donné, et pour comble de malheur, la neige et le gel sont venus avant que tout fût vendangé. Les pommes de terre ont pourri dans la terre en beaucoup d'endroits. Le gouvernement vaudois a fait venir du blé d'Odessa et d'Allemagne, qu'il vendait au quintal aux souscripteurs. Il leur revenait à environ fr. 5 le quarteron, mesure de Lausanne. — Sur le marché, il se vendait alors fr. 7 à 8 (ancienne monnaie).

Le 19 avril 1817, le froment se vendait 75 batz à Lausanne, et les pommes de terre 18 batz.

Le vin, qui se vendait sous le pressoir (en 1816), même celui de Pully et de Lutry, 8 à 10 batz, a beaucoup baissé depuis l'automne. On en peut avoir du bon vieux, pour ce prix.

Le 29 mai, à Vevey, le froment est allé jusqu'à 10 fr. le quarteron. Huit jours après il a baissé de 20 batz. — Le pain est à Orbe à 4 batz 1 creutz (soit 17 creutz la livre).

A la même époque (fin mai), les pommes de terre sont allées à Lausanne jusqu'à 25 batz le quarteron. Le pain de l'évêché se vend 15 creutz la livre.

Le 4 juillet 1817. Grêle énorme à Lausanne, à 4 1/2 heures après-midi. La matinée avait été chaude et entremêlée de coups de tonnerre et d'averses de grosse pluie. — J'ai ramassé plusieurs grêlons qui avaient environ 1 1/2 pouce de diamètre. Un bon 1/4 d'heure après que la grêle a eu cessé (le thermomètre Réaumur marquait 18 degrés), j'ai ramassé un grêlon d'un bon pouce de diamètre. La grêle est tombée pendant 10 minutes environ, sans vent violent, mais très serrée.

Causerie genevoise.

Les questions les plus disparates en apparence font chez nous en ce moment le sujet de tous les entretiens. Riches et pauvres, conservateurs et radicaux, piétistes et mondains discutent avec une égale ardeur sur le titre honorifique ou effectif de monseigneur Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève, et sur les tours d'adresse du célèbre chinois Aar Hee ; sur les empiétements ultramontains du curé de Carouge, le peu de popularité dont il jouit parmi ses ouailles et sur les soirées de magie et de prestidigitation de M. Levieux, sorcier du Levant.

Il va sans dire que les gens graves n'ont que l'évêque et le curé en tête ; selon beaucoup d'entre eux il s'agit de l'avenir de Genève : c'est pourquoi plusieurs députés du Grand Conseil se sont émus et ont forcé le Conseil d'Etat de s'expliquer catégoriquement à cet égard.

On peut diviser ces enfiévrés en deux camps, prêts à en venir aux mains s'il le faut, pour défendre, soit la bannière de l'église, soit celle de la pensée et du libre examen. Entre ces deux extrêmes se placent naturellement les curieux qui attendent la solution du conflit en amateurs, bien décidés à ne point se mêler à cette grande lutte qui commence et dont on ne saurait prévoir le terme.

Le plus certain, c'est que monseigneur l'évêque d'Hébron vise haut ; l'histoire de Sixte-Quint, qui lui revient souvent en mémoire, atteste qu'on peut sans être fou rêver de tiare et de trône pontifical.

« Pourquoi non ? » se dit-il ; mais pour arriver à ce but suprême vers lequel tendent tous ses efforts, il faut qu'il attire sur lui les regards de l'Europe catholique ; c'est pourquoi rien ne lui serait plus avantageux que de s'asseoir comme évêque effectif dans la Rome protestante, et d'y faire refluer les processions et la pompe sacerdotale, dont les Italiens et les Espagnols même commencent à se lasser.

Ce serait un beau triomphe, bien propre à lui frayer les abords du Vatican.

L'obtiendra-t-il ?

Il faudrait pour cela que Genève ne fût plus libre ou que le nombre des protestants et des libres-penseurs fût réduit à une infime minorité dans nos Conseils.

Or, nous aimons à croire que le libre examen est plutôt appelé à faire des conquêtes qu'à perdre du

terrain, et que la croisade qui s'organise contre lui, non seulement dans notre patrie, mais dans toute l'Europe, ne servira qu'à montrer sa force et sa vigueur.

On ne fait point rétrograder les esprits, quelque envie qu'on en ait; aussi, sommes-nous persuadé que, ni monseigneur d'Hébron, ni le curé de Carouge, son très obéissant serviteur et son émule, ne parviendront à implanter chez nous des pratiques surannées dont l'homme intelligent reconnaît l'inutilité.

Maintenant, si des finesses et des subtilités cléricales (à l'aide desquelles on voudrait reconstituer petit à petit l'ancien évêché de Genève), nous passons au célèbre chinois Aar Hee qui fait l'admiration du public frivole de notre ville, la transition est moins complète qu'elle ne le paraît au premier abord.

Nous pensons même que Boileau eût pu dire en changeant un de ses vers :

« De Paris au Japon, du Pérou jusqu'à Rome,
« C'est toujours le jongleur qu'on admire dans l'homme. »

Les talents les plus sérieux n'échappent point à une sorte de jonglerie morale qui a passé dans nos mœurs. La tribune politique, le barreau, la chaire même a des jongleurs de premier ordre qui jouent avec les idées et la parole comme Aar Hee avec les couteaux, les verres et les papillons. Ajoutons que la grande muraille du Céleste-Empire n'a pas empêché les nations de l'Europe occidentale de produire un certain nombre de *Chinois*. Des contrefaçons, c'est vrai, qu'on reconnaît sans peine à leur peau blanche, à leurs yeux mieux fendus et à la grosseur de leurs pieds. Aar Hee en a pu rencontrer sur son passage sans se douter qu'il coudoyait de ces hommes qu'on est convenu d'appeler de *villains Chinois*.

Toutefois nos contrefaçons européennes n'ont pas nui aux deux sujets du *Fils du Ciel* que nous possédons dans nos murs. L'homme et l'enfant ont été admirés et applaudis par la population intelligente de notre ville qui ne prodigue pas son enthousiasme et ne livre son argent qu'après s'être assurée qu'on ne la trompe pas.

Le plus sérieux concurrent des Chinois, c'est, pour le moment, un prestidigitateur, M. Levieux, que son habileté a fait surnommer *le sorcier du Levant*. Ses soirées magiques ont le plus grand succès; pourtant nous avons été gâtés tout l'hiver par ces physiiciens de grand mérite. Les frères Davenport nous ont montré des prodiges, entr'autres la fameuse armoire qui a fait leur réputation, les harpes enchantées et mille fantasmagories, auxquelles on ne voit que du feu.

De toutes nos facultés, la curiosité non satisfaite est peut-être celle qui se lasse le moins vite; ce qu'on ne peut comprendre, ce qu'on ne peut expliquer par des lois connues, conserve un charme toujours nouveau; on justifie l'empressement de la foule aux soirées magiques, lorsque le théâtre reste si souvent désert, ou à peu près, en dépit du talent des acteurs. Cependant, la scène qui est le miroir de la

société, mériterait d'avoir le pas sur la magie, si divertissante qu'elle puisse être.

Mais l'une nous montre nos ridicules, nos travers et nos vices, tandis que l'autre nous fait aborder le monde de l'impossible, vers lequel montent sans cesse nos aspirations. Nous savons bien que nous sommes les jouets d'une illusion; néanmoins cette erreur est si pleine de charme que, tout en cherchant à deviner le secret du magicien, nous serions désolés de le savoir.

Le prestige rend la jeunesse à ceux qui l'ont perdue; il fait espérer des miracles à ceux qui ont appris à ne compter sur rien, et, en voyant sortir tant de belles ou excellentes choses d'un objet trop petit pour les contenir, les moins favorisés de la fortune s'imaginent que le hasard tient pour eux en réserve une de ces cornes d'abondance que la magie fait éclore sous les doigts du *sorcier du Levant*.

Y.

TREBOUX

Treboux n'est point un personnage d'invention: c'était un habitant du village de St-Cergues dans le Jura, que plusieurs de ses compatriotes se rappellent d'avoir connu. Le souvenir de cet homme remarquable par sa présence d'esprit et par son sang-froid est encore vivant dans son pays. Il fit plus d'une fois, à l'époque de la Terreur, le voyage des bords du lac de Genève à Paris, pour sauver de l'échafaud et amener en Suisse des personnages marquants fort compromis. Les moyens dont il se servit pour échapper à tous les dangers de la route, pour pénétrer dans les prisons et en retirer des individus qui y attendaient la mort, sont restés inconnus. Il fut encouragé dans des démarches aussi hardies par M. Necker et par M^{me} de Staël, qui conservèrent toujours avec Treboux des relations d'amitié, en reconnaissance de ce qu'il avait fait dans un moment où il n'était pas facile de trouver des gens capables de tant de courage et de dévouement.

Si les récits de ces voyages aventureux eussent été écrits et conservés, ils eussent présenté une foule d'incidents piquants, propres à peindre cette période de l'histoire heureusement exceptionnelle.

Tout le monde connaît les atrocités de ce régime de sang; mais on peut y ajouter quelques traits du ridicule de l'effervescence jacobine, qui ne sont pas les moins marquants de l'époque. Il nous a semblé que le contraste de la France bouleversée, avec la Suisse alors paisible mais remplie d'émigrés d'opinions différentes, qui y apportaient leurs prétentions déchuës, leurs plaintes, leurs haines, achèverait de peindre la révolution de 1793, et que des détails familiers, autorisés par la nature de notre récit, mais auxquels il n'est pas facile à l'historien de descendre, formeraient le complément nécessaire pour arrêter et fixer dans l'esprit la physionomie de ces années mémorables.

I

Un jour d'automne de l'année 1793, deux voyageurs cheminaient, le matin, dans les vallées sauvages et déboisées du Jura français: ils portaient l'un et l'autre le costume de paysan. Le premier, fort et vigoureux, marchait facilement, tandis que son compagnon, plus jeune, paraissait fatigué sous le poids d'un gros havre-sac.

« N'est-ce pas le château de M^{me}? dit celui-ci en portant ses regards sur la façade d'un édifice qui se dessinait à peu de distance de la route; il me rappelle bien des souvenirs. Croyez-vous que nous puissions sans inconvénient aller jusque-là? »

L'autre passager tira sa montre. « Nous ne pouvons penser à traverser aujourd'hui la montagne; il faut nous arrêter à St-Laurent pour nos papiers. Si cela vous fait plaisir, allons; nous nous présenterons comme acquéreurs de biens nationaux: autant vaut cette qualité qu'une autre. »